

Le journal d'un côté-man

(extrait)

Aujourd'hui même, y a un toubab français - je précise parce qu'y a de ce jour des français qui sont pas des toubabs – y a un toubab français, que je disais, qui m'a traité de petit trou de duc merdique. «Trou du comte toi-même enfoiré», que j'ai dit, et j'ai «sacré mon camp», comme dirait mon toubab à moi, le Canadien.

Je me sentais quand même un peu coupable parce que j'étais en train d'arnaquer sa nana d'une somme de cinq mille francs CFA, sur une sculpture qui en vaut pas cinq cents, et que je me te l'aurais bien baisée pour nous deux et pour le même prix, si tu vois. Je suis parti. Elle l'avait bien cherché, après tout. Voilà ce que j'en pense, moi, des blanches et de leurs complications séductives du genre je te veux mais je ne peux pas. Qu'y faut que tu fasses un effort parce qu'elles t'auraient pas remarqué tout en jetant partout des signes à la vient que je t'enveloppe mon bébé.

C'est pas ma faute, ces conneries là! Je suis pas responsable! Je suis verbo-motorisé depuis qu'on m'a foutu deux doigts dans la gorge pour éviter que je m'étouffe avec des morceaux de mon enveloppe. Ça je peux pas! Je deviens con. Je dis n'importe quoi. Je pousse la drague à ses limites. J'ouvre mon jeu. Je mets les cartes sur la table. Je deviens direct et vulgaire. Généralement ça va très vite. Elles veulent vraiment, ou elles veulent vraiment pas. Elles prennent elles-mêmes la décision. Pour les trois quarts, l'affaire se règle l'après-midi même, à l'heure de la sieste, dans leur chambre climatisée du campement touristique, et je peux rentrer chez mon toubab pour le dîner. Les autres s'en tirent, chacune à sa façon. Y en a des qui fuient sur leurs propres jambes et des qui s'arrangent pour tomber sur leur mec en ma compagnie et lui faire savoir que je les torpille. Ça tourne souvent mal. Comme ce jour même. Mais je m'en sors et je rentre chez mon toubab, même si je suis plutôt de mauvais poil envers les blancs. Après deux ou trois verres, les inconvénients du métier commencent à se dissiper.

L'inconvénient majeur du métier de côté-man, c'est que t'es comme un vendeur dans une boutique. Mais, toi, tu vends de la personnalité et de la compagnie qui se traduit par des connaissances plus ou moins justes sur le patrimoine local que tu infuses aux touristes. Tu gagnes un paquet de clopes, un bakchich du proprio de l'hôtelier pour qui tu

racoles des clients, un autre du boutiquier du Marché St-Maur-des-Fossés à qui t'as fait vendre un bronze au double ou au triple de sa valeur. Tu t'appelles Amadou. Tu te fais appeler Adams. Les nanas raffolent en passant qu'un prénom de mec soit aussi exotique et en même temps aussi fondamental. Ce genre de truc, tu piges ou tu piges pas. J'ai pigé.

Mon papa servait des blancs dans le temps de la colonie. Ça nous empêchait pas de manger de la misère et de nous sentir des moins que moins que rien. Qu'est-ce qu'on avait? Je te le demande. On était déjà des trous de ducs en naissant. Et ceux qui ne servaient pas des toubabs, ils étaient rien, même pas des trous. Alors quand une duchesse me présente le sien, j'ai toujours envie de lui dire «attends un peu que je te le bourre!» Je sais pas pourquoi. C'est comme un devoir. C'est comme de l'humanisme. Je lis beaucoup, il faut dire. Et pas mal de conneries, peut-être. Ce qui me tombe sous la main, ce qu'elles veulent bien me laisser de leurs lectures de vacances. Je suis tombé des fois sur Sartre et sur Camus et même sur Emmanuel Mounier et Gabriel Marcel. Oh la la comme c'est chiant tous ces mecs qui se prennent la tête avec des trucs auxquels tu piges rien.

Y a des gonzesses vieux jeux qu'ont plein de verges dures sur le ventre. Ça les sillonne de part en part et elles veulent se faire asticoter plus encore que toutes les autres. T'as parfois l'impression qu'elles vont t'avaler tout entier. Tu bandes par charité chrétienne et parce que ce sont les mieux nanties, les plus naïves et les plus payantes.

Mon toubab, y m'a fait rapporter de quoi rouler quelques pétards et on s'est éclatés tous les deux. On a rigolé un bon coup. Il a pris sa guitare et j'ai joué du djembé. Il m'a fait l'amour et je t'écris n'importe quoi rien que pour te dire ce que je pense, ce qui se passe dans ma vie de côté-man de tous les jours, ce que je sens et ce que je ne dis pas.

Quelle idée il a eu ce con de me faire tenir mon journal. «Le journal d'un côté-man», qu'y m'a dit! Il y avait une sorte de lumière blanche dans ses yeux. C'est quand même mon pote. Y a quelque chose en lui qui me dit de quoi. J'ai jamais été aussi longtemps avec un toubab. Je sais pas comparer. C'est un civilisé sauvage. S'il m'accrochait pas un peu, je serais pas avec. J'ai appris dans la rue à jouer la comédie pour quelques heures. Mais pour des semaines et des mois, il faut quand même que j'existe dans mon rôle. Il faut que je me trouve une place dans le personnage. Il faut que je sois un peu moi.

Ce qui me mêle, c'est que j'arrive de plus en plus à être moi dans plusieurs personnages, sans véritable préavis. Je me transforme dépendant avec qui. Je ne sais même plus ce que je veux. Je me confie à la vie. Autrement, je sais pas faire. Si je résiste, je retourne à la tribu. Je rentre dans le folklore et la coutume et ça, j'y crois pas. C'est là que je dois jouer pour de vrai. Ailleurs, je suis ailleurs et j'improvise. Je redeviens sauvage et je suis mon instinct. Ici, je suis prévu depuis ma naissance et je m'adapte. Je joue de jour en mois mon propre rôle et je m'ennuie dedans.

Mon toubab ronfle. Il est repu. On s'est fait des câlins. Après? On fait quoi? Je sais pas. Y a pas d'instructions à suivre comme quand on déballe un magnétoscope. J'ai pas sommeil. Je reviens à mon journal. Ici, c'est climatisé. C'est frais, c'est agréable. Et je déjeune demain matin d'un bon café fort, de quelques toasts et de céréales. Si je rentre chez moi, je m'enfile un instantané pas buvable avec un verre de lait caillé et après je cours la toubabaise obligatoire avec le ventre vide. Je choisis. Je reste ici. Et je me recouche. Il se tourne vers moi et m'entoure de son bras gauche. Il dort. Il ronfle. Il est là. C'est mon toubab à moi.